

On a souvent entretenu le public des contradictions qui existent entre la manière dont le général Jackson s'est expliqué dans sa réponse à la résolution de la Chambre des Représentans de la Louisiane, du 30 Decembre 1814, et celle dont il l'a fait dans sa lettre à M. J. McLane directeur général des postes, en date du 22 Mars 1824.

Aujourd'hui, notre intention est de rapprocher les principaux traits de l'une et de l'autre; et de faire voir clairement aux Louisianais le fond de la pensée du héros pour lequel une partie d'entr'eux montrent un engagement si peu raisonné.

Dans sa réponse à la législature, le général annonce "que lors que l'un de ses aides de camp volontaires lui dit: "qu'il était porteur d'un message du gouverneur Claiborne annonçant que l'Assemblée s'occupait de livrer le pays à l'ennemi... il répondit que le colonel qui avait donné la nouvelle devait être arrêté et fusillé si la nouvelle n'était pas vraie. Que lui le général n'y croyait pas... Le général était déjà reparti pour continuer de persécuter les lignes; quand M. Duncan le rappela et lui dit: le gouverneur attend des ordres sur ce qu'il doit faire. Le général répartit: "qu'il ne croyait pas à cette nouvelle; mais de dire au gouverneur de faire les perquisitions les plus strictes sur cette affaire, et si le fait était exact, de les faire sentir."

On voit, par ce qui précède, que le général assure n'avoir pas cru à la trahison de la législature Louisianaise, tout en ordonnant de la faire sentir; cette lettre est même citée par ses amis comme une pièce concluante contre ceux qui soutiennent que le général avait formé d'odieus soupçons contre cette législature; et ils trouvent tout simple que, sur le dire d'un aide de camp, il ait ordonné au gouverneur de faire sentir la représentation; ou plutôt, un excès dont on n'a pas d'exemple dans l'histoire d'aucune nation, leur semble un trait sublime de patriotisme; et ils résolvent, dans leur haute sagesse, qu'il ne pouvait faire autrement dans les circonstances données.

Nous ne chercherons pas à réfuter un pareil avoué, il a été émis sous le glaive et la législature n'était pas de force à lutter contre l'enthousiasme public. On a donc été contraint à des concessions dont on sent aujourd'hui toute l'inconvenance; mais si l'on a pu se contenter alors d'une apologie telle que celle contenue dans la lettre citée plus haut, on n'est pas d'honneur, aujourd'hui que l'on est rentré sous l'égide des lois, et que le dictateur n'est plus qu'un simple citoyen; on n'est plus tenté, disons nous, de passer sous silence l'insulte récente faite à la Louisiane par le général dans sa lettre à M. McLane.

Ce n'est plus une apologie publique où il n'aurait pas été allégué, vis à vis tant de témoins, des accusations deshonorantes pour la Louisiane; c'est sa pensée secrète que nous allons soumettre au public. C'est son sentiment intime que nous allons faire connaître. Laissons le parler, à son ami Jean McLane, de M. Skipwith orateur du sénat: "par sa position, j'espérais recevoir de lui beaucoup d'aide; figures vous quel fut mon étonnement, quand je vous dirai, qu'au lieu d'être avec ceux qui étaient pour la défense du pays. Dans ce temps critique et sévère, on le trouva parmi ceux qui cherchaient à paralyser ma défense."

L'accusation est positive. Le général qui, dans sa réponse à la législature, disait en 1819 qu'il ne croyait pas à cette nouvelle, y croit en 1824, en parlant à son ami. Ce n'est plus un vague soupçon, c'est une incrimination directe; il a existé à la Louisiane des gens qui cherchaient à paralyser sa défense! Ce n'est pas tout il ajoute: "quand la minorité abandonna l'Assemblée et quelle offrit ses services comme volontaire sur une ligne de défense, M. Skipwith est resté avec ceux qui avaient formé le dessein de livrer la ville à l'ennemi, et de prendre des mesures avec lui. Voilà sans doute qui est clair; la minorité se sépara de l'Assemblée M. Skipwith resta parmi ceux qui méditaient de livrer la ville; il resta avec la majorité de l'Assemblée; donc la majorité de l'Assemblée avait médité de livrer la ville! que les avocats de Jackson trouvent, s'ils le peuvent, un autre sens aux expressions que nous citons, et que surtout messieurs les membres de la

majorité de l'Assemblée qui sont restés sous la présidence de M. Skipwith, veulent bien nous instruire du motif qui porta quelques uns d'entre eux à se déclarer les partisans exagérés d'un homme qui les accusait de la plus odieuse trahison qu'ils abordent, sans rougir d'indignation ou de honte, celui qui tira leurs noms d'une manière ineffaçable! l'histoire, en retraçant les grandes actions de Jackson, recueillera n'en doutons pas, des faits éparés aujourd'hui. Et si elle inscrit dans ses fastes les noms de cette minorité qui fut à la ligne partager ses dangers, elle ne négligera pas d'y noter d'infamie les noms de ceux qui cherchaient à paralyser la défense, et qui avaient formé le dessein de livrer la ville à l'ennemi; de ceux enfin, qui formaient la majorité de l'Assemblée. Tel est le risque qui menace ceux d'entre eux qui sont devenus Jacksonistes.

Il est évident que le général Jackson a méconnu les Louisianais, qu'il s'est laissé prévenir par leurs ennemis; mais il n'en est pas moins vrai qu'il les a accusés, et qu'il les accuse encore, dans la personne de la majorité de leurs représentans. C'est en vain que, dans cette circonstance, on prétendrait séparer la législature du peuple, et la minorité de la majorité! Si la législature avait trahi la patrie, les Louisianais seraient devenus complices en continuant d'accorder leur confiance à des traitres; ou bien ils se seraient indignés de voir occuper les premiers emplois par des membres de cette coupable majorité; et s'indigneraient encore d'en voir d'assez audacieux pour ambitionner la première place de l'Etat!

Soyons conséquens; et si nous n'admettons pas que la majorité de la législature de 1814 ait trahi la patrie, convenons que Jackson l'a calomniée; et que si les services qu'il nous a rendus, pendant une campagne de quinze jours, militent en sa faveur; nous devons conserver assez de dignité pour ne pas souscrire à ces indignes accusations, en témoignant à l'accusateur un enthousiasme qui doit exciter en lui des sentimens tout opposés à ceux auxquels prétendent sans doute ses partisans?

En effet, de quel oeil ce général pourra-t-il voir la servile adulation de ceux qu'il a frappés d'anathème à la face de l'Union! Ne sera-t-il pas autorisé à penser, dans son orgueil extrême, que les peuples sont de vils troupeaux faits pour subir la loi du premier audacieux qui daigne leur imposer le joug; et l'on sait de reste où cette persuasion mène les héros!

L'honneur national crierait-il donc vainement? et l'esprit de parti égarerait-il une partie de nos concitoyens jusqu'à leur faire oublier que l'accusation, portée contre eux par Jackson, est une tache indélébile qu'ils laisseront imprimée au front de leurs enfans! et que c'est la confirmation, aux yeux de la nation entière, que d'élever à la dignité suprême ce même Jackson qui, dans la majorité de leur représentation, les a si évidemment insultés.

Nouvelles Politiques.

Par le navire Tennessee, arrivé hier de New-York, nous avons reçu des journaux de cette ville jusqu'au 15 dernier. Nous en donnons quelques extraits:

Dernières nouvelles d'Europe.

New-York 15 Novembre.

Le navire Richmond, arrivé de Liverpool, nous apporte des dates de Londres jusqu'au 4 d'Octobre.

L'Espagne est sur le point de tomber entièrement sous la possession des Français, d'après tout ce qu'on peut entrevoir de leurs dispositions dans la situation de la Péninsule.

Le London Times dit: "On verra par les extraits que nous donnons, que les Royalistes, sous le commandement du général Monnet, ont été complètement défaits à une lieue de Tarragone; et qu'ils ont été forcés de se renfermer dans cette ville, qui est en quelque sorte assiégée. Ferdinand, loin de montrer son mécontentement aux rebelles et de faire des menaces, a gracieusement invité la Junte Centrale du gouvernement établie par les insurgés à Manresa, de se rendre à Tarragone, pour avoir une conférence avec sa personne, qui ne sera suivie que d'une faible escorte; et qu'il éloignerait tous les militaires qui pourraient leur porter ombrage. On doute fort que cette Junte consente à accéder à cette invitation, attendu que les chefs sont trop clairvoyans pour s'y exposer.

Deux régimens du roi ont été taillés en pièces, par un corps de 6000 rebelles.

Une conspiration fort étendue a été découverte à Sarragosse, dans laquelle se trouvent compliquées les familles les plus distinguées de cette ville héroïque.

Toute la Galice est en insurrection.

Gazou. — On dit que l'empereur de Russie a adressé une lettre autographe au

comte Capo d'Istria pour le féliciter sur sa nomination comme président de la Grèce, et lui a exprimé l'intention de prendre une part active aux affaires de ce pays.

Paris, 30 Septembre.

Il circule un rapport que les affaires de la Grèce ont pris une tournure plus favorable; qu'un consul Russe a été nommé près du gouvernement Grec, et que le comte Capo d'Istria allait être formellement reconnu par les trois puissances.

Boston, 10 Novembre.

Nouvelles très-fraîches d'Espagne.

Par un arrivage à Baltimore, de Gibraltar, on a reçu des nouvelles de cette ville jusqu'au 3 d'Octobre. Les nouvelles précédemment publiées, annonçaient que le roi d'Espagne était parti de Madrid le 23 Septembre, afin d'apaiser, par sa présence, les troubles qui régnaient en Catalogne; nous donnons ci-dessous la notification de son départ.

Gazette extraordinaire de Madrid, 19 Sept. OFFICIEL.

Le secrétaire du département de la justice a adressé au premier secrétaire d'Etat, l'ordre royal qui suit;

Très-excellent seigneur: Le roi, mon maître, a adressé au président du conseil royal, le décret suivant:

"Desirant examiner en personne les causes qui ont produit les troubles en Catalogne, et étant persuadé que la présence royale contribuera puissamment au rétablissement de la tranquillité dans cette province, j'ai résolu de partir en toute hâte, le 22 du présent mois, pour Tarragone, accompagné de mon ministre de la justice auquel les dépêches des autres ministres pourront être remises, afin que le cours des affaires ne soit pas interrompu. Je laisse à la capitale, la reine, ma bien-aimée épouse, et les infants, mes très-chers frères; en me rendant aux lieux où ma présence est nécessaire pour maintenir la paix, parmi mes bien-aimés sujets, et je ne saurais, sous aucune considération, arrêter mon départ. J'espère que les autorités rempliront fidèlement les devoirs de leurs charges respectives, pour le maintien de la paix du peuple et la soumission aux lois."

Moi Le Roi.

Je transmets à V. E. &c. Francisco Tadeo Calomarde.

C'est le 1er. Octobre que le traité de réciprocité entre la France et les Etats-Unis doit recevoir son exécution. D'après ce traité, inséré précédemment dans notre Journal, les marchandises du cru des deux pays seront admises aux mêmes droits, soit que leur importation ait lieu par navires Français ou par navires Américains.

On a découvert quatre mines de plomb dans le village de Nagobaja, district de Minsk, pays appartenant aux Cosaques du Don. Ces mines paraissent fort riches.

La ville de Toka, dans la Russie d'Asie, si célèbre par ses mines de cuivre, a été presque entièrement détruite par un tremblement de terre.

Le 8 Septembre on a observé dans tout le Danemark une très-belle aurore boréale au nord-ouest, qui présage un hiver précoce et rigoureux. Le même phénomène a, dit-on, été aperçu au Havre le 25 au soir.

Une lettre de Saint Louis (Sénégal, du 28 juin dernier, annonce que le 14 on y avait éprouvé une chaleur sans exemple depuis plus de 40 ans. Dès le matin l'on ne pouvait s'exposer à l'air extérieur sans avoir la figure et les mains grillées. Par surcroît, le feu prit à une case en paille; et quoique la rue ait 30 pieds de largeur, il se communiqua de l'autre côté à la maison et aux magasins de M. Calvet. Le vent qui était d'une violence extrême et changeait souvent de direction, propagea l'incendie, qui dévora tout jusqu'à la pointe du sud, sans qu'il fût possible de rien savoir sur son passage, si bien que plus d'un tiers de la ville est brûlé. M. Calvet a conservé ses livres de commerce. Un magasin bas renfermant 30 balles Cinqé à M. Faussat, n'a pas été atteint; 7 balles mises le matin dans la cour ont consumées. Ce sera la matière d'un procès. Une heure a suffi pour consommer ce grand désastre. Ent'autres individus qu'il ruine de fond en comble, on cite un sieur Andol, forgeron habile qui exerçait depuis 50 ans dans la colonie.

Commercial.

Prix-courant de Gibraltar, 2 Oct. Coton Louisian, 12 à 13 50, selon la qualité; bœuf américain 6 à 7, porc 2 50 à 3 de; farine 6 à 8 25, lent et beaucoup; tabac Kent. 4 50 à 7 50, d'après la qualité; bois de campêche 1 25.

FEUILLETON.

Nouvelle invention. — L'imprimeur Gauthier a déposé au Louvre une presse mécanique, à un seul cylindre, imprimant une feuille en allant et une feuille en revenant. Cette presse sera particulièrement appliquée à l'impression des journaux dont elle peut donner 2000 feuilles par heure. L'encre se distribue d'elle-même; des femmes et des enfans suffisent pour placer les feuilles; un seul homme peut imprimer toute la journée, et revenir chaque jour, sans se fatiguer au même travail.

On n'avait pas encore trouvé le moyen de faire marcher une horloge pendant un temps indéterminé. La négligence et l'oubli se trouvaient souvent en défaut, et le temps semblait manquer tout à coup au propriétaire inattentif. M. Leroy, horloger du Roi, au Palais-Royal, nos 13 et 15 est venu au secours des mémoires infidèles. Le vent est le seul agent qui mette sans cesse en jeu l'ingénieux mécanisme. Les effets de ce puissant moteur sont si habilement calculés, que le moindre zéphir suffit pour faire remonter les poids de ces pendules éoliennes. Nous en connaissons une qui, depuis quatre ans, marche sans aucun secours humain. Ces pendules peuvent être placées dans les villes malgré la hauteur des maisons; mais c'est surtout à la campagne, dans des lieux isolés, que l'on pourra employer cette utile découverte. Dans la visite que M. le Dauphin, Mme la Dauphine, et Madame, duchesse de Berry, ont faite à l'exposition du Louvre, salle no 3, LL. AA. RR. ont daigné s'arrêter devant la pendule éolienne que M. Leroy a offert aux regards du public, et en féliciter l'auteur.

Réflexions sur la Tragédie d'Othello, jouée à Paris par des Acteurs Anglais.

Nous devons au théâtre Anglais hospitalité, comme justes représentations, justice; elle est du droit des gens; indulgence; elle fait partie du droit spécial de la France, elle est inhérente au caractère national, elle nous est commandée par la politesse de nos mœurs. Nous avons largement satisfait à ces obligations. Autours et acteurs n'ont eu qu'à louer de notre courtoisie; quand nous avons été placés entre les devoirs de la sévérité et les concessions de la complaisance; la complaisance, on peut s'en vanter facilement, a obtenu la meilleure part. Les comédiens britanniques et leurs chers compariotes sont-ils contents? Je l'ignore, et m'inquiète peu de le savoir. C'est à des Français que je vais m'adresser; quelques uns d'entre eux se sont plaints de ma partialité; ils ont trouvé que j'étais avare d'éloges, et prodigue de censures envers leur auteur favori, l'incomparable, le divin Shakespeare; sous peine d'accommodement et de silence, il faut, à les en croire, louer tout sans exception, dans ce barbare fruit de génie. La critique doit être réservée exclusivement aux écrivains du Parnasse français. Qu'est-ce que Polydore et Cinnas auprès de Macbeth et de Richard, Phèdre et Athalie en comparaison de la Tempête et de Henri V; Sémitamis et Salro, opposées aux chefs-d'œuvre immortels d'Hamlet et d'Othello, dont les deux tragédies de Voltaire ne sont que de pâles et insipides copies! Tous ces blasphèmes, je suis obligé d'en convenir, ont été dits, répétés, imprimés depuis le moment où nous avons eu le bonheur de posséder à Paris un théâtre anglais; depuis que les pièces de conviction nous sont arrivées d'outre-mer, et que des représentations soutenues par des talents dont plusieurs n'ont rien de méprisable, nous ont mis à même de prononcer et de juger en connaissance de cause. Nous n'avons plus affaire à des étrangers dont les préventions et les intérêts méritent des égards, mais à des nationaux transjursés, qui, en brisant les autels des divinités de la patrie, n'ont d'autre but que d'élever sur leurs débris les idoles grossières de nos voisins.

Tous les monstres d'Egypte ont des temples dans Rome,

mais les Romains, en permettant à Anubis d'aboyer dans l'enceinte qui lui était réservée, ne chassaient point Jupiter du Capitole, Apollon du mont Palatin, son frère Mercure, qui lui avait dérobé sa lyre, du sanctuaire de l'éloquence et des beaux arts; il était réservé à des Français du dix-neuvième siècle de vouloir détrôner Corneille, Racine et Voltaire, pour substituer à cette glorieuse dynastie, rayonnante de gloire et appuyée sur une série innombrable de triomphes, un sauvage qu'il est permis d'admirer en le comparant à ses contemporains; qui, à travers les bouffées de la fureur et de la trivialité, a su échapper quelques étincelles de naturel et d'imagination, mais dont les productions informes, irrégulières, incomplètes ne sont pas plus dignes d'être opposées à la perfection de nos chefs-d'œuvre, que le minéral grossier déposé dans quelques parcelles d'un métal précieux, au vase habilement ciselé, à la statue divine qu'un artiste supérieur a composée des mêmes matériaux, débarrassés de leur impureté, et épurés au feu du génie.

L'injustice à la fin produit l'indépendance.

Et quoi! messieurs les déserteurs de nos lois et de nos dieux, vous tournez contre nous des censures faites aux convenances du voisinage; et, parce que nous avons adouci, par des formes polies une figure sensoriale que l'inflexible équilibre est peut-être exigé de nous, vous vous permettez d'insulter à nos ménagemens comme à une faiblesse, et vous nous croyez vaincus parce que nous avons été honnêtes. Hé bien! le moment est venu de nous prononcer, et de prendre en main, sans pusillanimité, sans réserve, la cause du goût, du bon sens, de la poésie, de la gloire nationale.

On prétend que Voltaire est redevenu à Othello si fameux en Angleterre, de sa tragédie de Zaire; le sujet est également bien connu en